



HAL
open science

Les qualités de la famille éducatrice : aspects moraux

François de Muizon

► **To cite this version:**

François de Muizon. Les qualités de la famille éducatrice : aspects moraux. La famille éducatrice aux valeurs humaines et chrétiennes, Conseil Pontifical pour la Famille, Jan 2009, Mexico, Mexique. hal-03958246

HAL Id: hal-03958246

<https://uco.hal.science/hal-03958246>

Submitted on 26 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Colloque de théologie pastorale
“La famille éducatrice aux valeurs humaines et chrétiennes”

François de Muizon

“Les qualités de la famille éducatrice : aspects moraux”

Éminences, excellences, chers amis congressistes, permettez-moi d’abord de remercier chaleureusement le Cardinal Ennio Antonelli et le Cardinal Norberto Rivera Carrera de m’avoir si cordialement invité à participer aux travaux de ce congrès théologique pastoral sur la famille. C’est un grand privilège pour moi d’être parmi vous, à Mexico, auprès de Notre-Dame de Guadalupe !

La vocation de la famille est d’offrir un espace humanisant au sein duquel des personnes pourront naître et se développer, dans la mesure où elles seront *éduquées*. Éduquer signifie étymologiquement faire sortir, conduire vers l’extérieur, tel le bon Pasteur, qui “*appelle ses brebis, chacune par leur nom, et les emmène dehors (educit)*” (Jn 10, 3). Il s’agit de mettre au monde des êtres singuliers, d’accompagner la croissance de leur identité mystérieuse, de les conduire progressivement vers le large, c’est-à-dire vers leur pleine stature de personne, libre et responsable, de les accompagner modestement certes, mais audacieusement aussi, sur les chemins imprévisibles de leur vocation singulière, à la rencontre de l’unique Pédagogue. À la lumière d’un tel trésor de sens, demandons-nous à quelles conditions la famille éduque la personne.

La famille manifeste quatre conditions anthropologiques de la vie morale

1. Inconditionnalité. La famille est éducatrice quand elle manifeste le caractère inconditionnel de l’amour comme don, par lequel advient la personne. On peut définir la personne comme l’être précédé par un amour inconditionnel, donné à lui-même, et appelé à y répondre librement et singulièrement. La vocation de la famille est alors d’offrir ce cadre privilégié où l’enfant pourra faire l’expérience qu’il n’a pas son origine en lui-même, mais qu’il est le fruit d’une mystérieuse donation, qui passe par la médiation de l’union d’un homme et d’une femme qui se sont eux-mêmes donnés l’un à l’autre. Fruit d’un don, l’enfant sera lui-même un don imprévisible,

d'abord pour lui-même, mais aussi pour ses parents et pour la société toute entière. Est écartée toute possibilité de maîtriser “*ce que sera cet enfant*” (Luc 1,66). Ce don d'être inaugural et absolument gratuit, au sein du don des époux, précède et rend possible la croissance du sujet moral, de sa responsabilité et de sa liberté. De fait, la relation éducative est dissymétrique. Le visage¹ du petit enfant démuné, dans sa vulnérabilité même, constitue l'appel éthique inconditionnel par excellence, en ce sens que sa détresse sollicite la responsabilité de l'adulte et le désarme de sa suffisance naturelle. L'enfant a un besoin vital que lui soit offert un espace clairement délimité de confiance et de sérénité au sein duquel il pourra naître à lui-même, grandir et accueillir sa vocation singulière en faisant l'expérience irremplaçable d'être aimé gratuitement, quoiqu'il arrive. Éduquer signifie alors éveiller et accompagner par un amour inconditionnel la croissance d'une liberté en l'orientant vers le don de soi par lequel l'enfant s'accomplira intégralement comme personne². Ainsi la famille est le premier lieu où l'enfant pourra progressivement prendre conscience de son identité et de sa dignité de personne.

2. Fidélité. La deuxième condition pour que la famille remplisse pleinement sa mission éducative est **la fidélité du couple conjugal**. L'enfant doit pouvoir se reposer et s'appuyer sur la relation vivante mais stable qui existe entre ses parents, sur le lien durable et construit entre son père et sa mère, bien encore plus nécessaire pour lui que l'amour immédiat de sa mère ou de son père. La solidité du lien conjugal lui donne la sécurité première, le socle qui lui permettra de déployer sereinement son humanité. Il est reposant pour lui de grandir à l'ombre de cette relation qui tient bon, indépendamment de ses caprices et de ses hésitations. Le principe de la *Convention relative aux droits de l'enfant* du 20 novembre 1989 (art. 7) selon lequel “L'enfant [a] le droit de connaître ses parents et d'être élevé par eux” sera d'autant mieux respecté que le lien conjugal sera solide, d'où l'importance que ce lien soit étayé par le droit. Quand le lien conjugal est fragilisé ou remis en cause, lors d'une séparation, c'est un véritable séisme, un déchirement pour l'enfant. “Mes parents m'ont divorcée” disait une petite fille, comme pour exprimer qu'elle était elle-même brisée par la désunion de ses parents. Tout ce qui fragilise le lien conjugal porte atteinte à la qualité du lien parental et par suite à la croissance de l'enfant. Les conséquences de la fragilité du lien conjugal sur le développement de l'enfant est un fait statistiquement évaluable. En France, 80% des jeunes hospitalisés en psychiatrie et 70 % des jeunes en centre d'éducation spécialisée pour délinquants ont été privés de présence paternelle³. Ces chiffres ne sont pas là pour accabler des couples en situation d'échec, mais ils montrent que les enfants sont les premiers à en pâtir, et qu'il n'est pas absurde d'en tenir compte. Inversement, c'est un bienfait pour les enfants que les parents prennent soin de nourrir leur vie conjugale, et aient le souci de la qualité et de la croissance de leur lien d'alliance. De la solidité du lien conjugal dépend la solidité de toute la famille et sa capacité à former, à éduquer des personnes. Par conséquent, la pastorale familiale doit d'abord travailler à nourrir et à restaurer la relation conjugale elle-même, comme c'est le cas dans plusieurs mouvements, par exemple dans les sessions Cana organisées par la Communauté du Chemin Neuf, où est goûtée une grâce particulière de Miséricorde qui relève le couple. Comment en effet

¹ cf. E. Levinas, *Totalité et infini*, La Haye/Boston/Lancaster, Martinus Nijhoff, 1968, p. 168 et ss.

² cf. Constitution pastorale *Gaudium et Spes*, 24 § 3

³ Xavier Lacroix, *Passeurs de vie. Essai sur la paternité*, Paris, Bayard, 2004, p. 120.

apprendre aux enfants à pardonner si, au sein du couple, n'a pas été accueillie la grâce d'un pardon mutuel et régulier ?

3. Vérité. En outre, la famille est éducatrice si elle est le lieu où il est possible d'**expérimenter une parole vraie, fiable**, car assumée par amour, tenue jusqu'au bout. "*Amour et vérité se rencontrent*" chante le psalmiste⁴. Il est vital pour l'enfant d'en faire l'expérience. Ce souci que la parole ne mente pas est une redoutable exigence quotidienne pour les parents qui se sentent parfois si démunis ! Mais quelle paix aussi dans une famille quand est goûtée la saveur d'une parole qui tient bon. Si la famille est le maillon irremplaçable de la transmission des valeurs, c'est avant tout parce que c'est le premier lieu où celles-ci prennent sens, corps, saveur. Elles sont vérifiées, expérimentées au vif de la chair. Tant que les valeurs fondamentales ne sont pas vécues au sein de l'intimité familiale, elles risquent de n'être que de pâles abstractions, inopérantes dans la vie sociale. Le témoignage vécu jusqu'au bout est ici plus efficace que les paroles ! *A contrario*, que peut comprendre de la dignité de la personne et du respect du corps, l'enfant qui a été brutalisé, violenté, exploité ? Comment un homme accueillera-t-il pleinement le charisme féminin au sein de la société, si à la maison, la femme (sa mère ou sa sœur) était surtout instrumentalisée, réduite à un rôle exclusif de service ? Comment transmettre le respect et la confiance fondamentale dans la vie, la force de l'amour et la beauté de la sexualité quand le couple s'est déchiré et quand l'enfant découvre qu'avant lui ou après lui, un frère ou une sœur n'a pas été autorisé à vivre ? Sans cet ancrage dans la chair d'un vécu quotidien, les nobles mots de fraternité, de dignité, de justice, mais aussi d'amour, de don, de service, risquent de perdre leur sens, telles des coquilles, vidées de leur substance. En définitive, les mots n'ont de sens que parce qu'ils ont été portés par un amour qui les a rendu sensés. Les valeurs ne seront opérantes qu'à la condition d'avoir été forgées dans le creuset d'un vécu familial qui s'efforce d'être cohérent.

4. Altérité. Enfin, la parole des parents n'est pas monolithique, figée, comme le serait une idéologie abstraite, totalisante, car c'est **une parole qui met en jeu l'altérité**. Père et mère incarnent respectivement des modes différents et irremplaçables de présence. Quels que soient les rôles paternels et maternels qui peuvent évoluer selon les cultures et les époques, il est capital pour l'enfant d'entendre exprimées diversement les valeurs essentielles : force et douceur, tendresse et exigence, humour et joie, sont à conjuguer au féminin comme au masculin. L'homme et la femme n'ont pas exactement la même façon d'incarner l'autorité, d'indiquer les limites, de rappeler la loi, d'exprimer l'amour, de se rendre disponible dans l'écoute, de vivre la gratuité et le jeu, d'encourager et d'ouvrir au monde extérieur. Dans cet écart situé au carrefour de la chair et de la parole, dans cette dissymétrie entre le style maternel et le style paternel, l'enfant apprendra à trouver sa place, à grandir en liberté. La présence réelle du père et de la mère, la relation concrète, incarnée et différenciée avec ses deux parents, lui donnera de pouvoir intérioriser son identité sexuée et d'accueillir sa vocation d'homme ou de femme. Pour lui dire le monde, la beauté de l'humain, comme le mystère de Dieu, il lui faut l'homme et la femme. Il est donc capital que le père prenne toute sa place, et ne se contente pas d'être un double indifférencié de la mère, "une maman en moins bien" comme disait un enfant. Incarner une parole d'autorité, indiquer la loi qui nous précède, prendre le risque de trancher, poser la juste distance qui fait grandir, rendre présent le monde extérieur ce qui implique une certaine discontinuité, une alternance d'absence et de présence, tel serait l'apport irremplaçable du père. Il complète le lien maternel primordial qui est

⁴ Psaume 85 (84), 11.

quant à lui, davantage fait de proximité, d'accompagnement du quotidien, d'attention aux besoins corporels, d'écoute de tous les instants, avec le souci de la continuité et de l'incarnation.

La famille dans le souffle de l'Esprit

Pour être fidèle à sa mission éducatrice, la famille ne doit pas seulement conserver les valeurs. Elle est appelée à les incarner en veillant à la croissance de la personne dans la vie vertueuse et à la formation de sa conscience morale, mais aussi et surtout en s'ouvrant aux dons l'Esprit. En réalité, les valeurs ont besoin d'être sans cesse purifiées au feu de l'Esprit. Comment, dès lors, vivre davantage de la vie de l'Esprit en famille ? Les parents sont appelés à voir loin, au-delà du visible et du prévisible, à collaborer à l'œuvre créatrice, à conspirer au souffle de l'Esprit. S'il est vrai, par exemple, que la famille est le lieu de l'attention prioritaire aux commencements fragiles, au grain qui mûrit sans bruit, alors la vertu théologique d'espérance, qui consiste à croire en l'invisible, sera essentielle. À l'inverse désespérer de son enfant, c'est à coup sûr le désespérer ! L'enfant confié à ses parents est un mystère entre les mains de Dieu. Donner la vie et éduquer engagent radicalement la vie théologique : les vertus de foi, d'espérance et de charité sont aussi indispensables à l'éducateur que l'oxygène au coureur ! La nouveauté chrétienne, c'est que ces vertus ne sont pas inaccessibles car elles sont à accueillir comme des dons ou des fruits gracieux de l'Esprit. Ces dons ne sont pas un luxe, mais une nécessité vitale pour traverser les mille obstacles de la vie familiale ! Comment dès lors accueillir et laisser mûrir les fruits de l'Esprit au sein de la famille ? *“Voici le fruit de l'Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, confiance, douceur, maîtrise de soi”* (Ga 5, 22-23a).

Le fruit de l'Esprit, c'est l'**amour**. Pour surmonter les mille petites jalousies, la comparaison permanente, ces poisons tenaces qui gangrènent si souvent la fratrie, seule l'expérience d'un amour inconditionnel, seul le don d'une vraie charité sera au fond à la hauteur. En famille, la charité consiste tout simplement à faire l'expérience que la personne passe avant l'avoir ou le confort individuel, et qu'il faut toujours élargir son cœur. L'arrivée de chaque enfant dans une famille est une invitation à plus de partage et parfois à une certaine pauvreté : partage de l'espace matériel, de la disponibilité des parents, partage des biens. L'élargissement matériel de la famille est aussi l'occasion d'accueillir davantage l'Esprit et de grandir dans la confiance en la Providence. La famille est comme une église en miniature, une petite communauté pour apprendre à aimer, en dépassant la peur que l'autre prenne ma place. L'éducation au respect de l'autre tel qu'il est (l'autre de l'autre sexe entre frères et sœurs, l'autre plus jeune ou plus âgé, ...) prépare à la vie fraternelle en Église où il s'agit aussi de vivre avec un frère, une sœur, un père, une mère que l'on n'a pas choisis ! C'est aussi l'occasion de découvrir qu'il y a un bien commun, au-delà de l'intérêt particulier. Éduquer l'enfant au service à travers les multiples tâches de la vie quotidienne, lui donner la possibilité de *se* donner au moment où il prend conscience qu'il a tout reçu gratuitement, c'est l'inviter à entrer dans le dynamisme du don. Cette expérience est première par rapport aux logiques marchandes ou utilitaristes à l'œuvre dans la vie sociale. Il s'agit d'expérimenter qu' *“Il y a plus de joie à donner qu'à recevoir”* (Ac 20, 35).

Certaines familles ont un don pour laisser s'exprimer une **joie** simple et vraie. Il est précieux pour un enfant d'apprendre à se réjouir du don de la vie, à rendre grâce, à goûter la louange comme signe d'une mystérieuse générosité, à célébrer et fêter chaque étape de croissance, chaque anniversaire manifestant que chacun est unique et important car chacun est un don. La joie est

accroissement d'être, dilatation de la personne, liberté et humour, au-delà du sérieux éthique. Dès lors, où puiser les ressources pour éduquer au goût de la vie, à la saveur de la découverte, à la joie de créer, au sens de la beauté ? La vraie joie est un don à recevoir de l'Esprit.

La **paix**, avant d'être objet d'éducation, est un don qui s'accueille dans le silence du cœur. Mais la famille est aussi appelée à devenir ce lieu privilégié où l'enfant pourra acquérir des compétences pour apprendre à dialoguer, à gérer les conflits par la parole et non par les coups, à ouvrir son cœur, à parler en vérité et surtout à pardonner. Au-delà de l'exigence de justice immédiate que réclame si souvent l'enfant, il pourra apprendre la souplesse d'un cœur détaché et paisible. La paix est le fruit de pardons authentiques que Dieu seul peut donner de vivre.

La **patience** est un fruit précieux cueilli au ras du quotidien de la vie familiale. Elle se traduit par l'indulgence pour accepter tel défaut agaçant, telle lenteur de tel enfant, pour savoir l'attendre, lâcher prise, respecter les lentes maturations, discerner les petits progrès et les relever. Elle peut aussi s'exprimer en constance pour traverser contrariétés, épreuves, maladies, deuils. La patience manifeste la force discrètement victorieuse de l'amour. La **bonté** et la **bienveillance**, quant à elles, révèlent le dynamisme inventif, généreux, prévenant de l'amour.

Si "*la foi naît de ce que l'on entend*" (Rm 10, 17), alors il n'est pas d'éducation sans **foi**, c'est-à-dire sans écoute et sans obéissance, sans confiance et sans fidélité. La foi est la racine de l'amour. La parole des parents éduque quand elle donne à entendre un appel vers un horizon sensé, qui invite à grandir et à se donner. Parole d'autorité sur laquelle prendre appui pour s'élancer en avant, parole qui pose les limites structurant toute vie humaine, par-delà les caprices de la subjectivité immédiate. C'est parce que les parents reconnaissent être eux-mêmes soumis à une Parole de vie, qu'ils sont autorisés à la poser, sans abus de pouvoir, comme ce qui indique un chemin de croissance et de fidélité.

La vie familiale par son caractère imprévisible et parfois tumultueux a cette étonnante vertu de mettre adultes et enfants en situation de démaîtrise, rompant avec la logique de l'efficacité technique, suscitant ce que Lévinas appelle "l'étrange défaillance de la douceur"⁵. La **douceur** n'est pas la mièvrerie, mais la prise en compte du fait que le cœur humain est terriblement fragile. En réalité, on n'est jamais assez doux à l'égard de ses proches. Quel père au cœur endurci n'a pas été profondément attendri quand il lui a été donné de porter contre lui son tout-petit et de le contempler ? Moment de tendresse, sensibilité particulière à l'autre vulnérable, "frémissement à la fragilité d'autrui"⁶, parabole de la tendresse de Dieu pour la fragilité humaine, révélée par Celui qui s'est dit "*doux et humble de cœur*" (Mt 11, 29). Mais vivre la douceur évangélique au sein de la famille ne doit pas conduire à une sorte de régression infantilissante ou à une démission face à l'exercice de l'autorité. Éduquer à la vraie liberté ne consiste pas à sacraliser la spontanéité immédiate ou les forces anarchiques des pulsions, mais à poser les bonnes exigences, celles qui favoriseront la croissance des personnes. Sur ce chemin, on rencontre la **maîtrise de soi**. Pour dépasser l'égoïsme spontané, pour consentir sereinement au réel, pour donner peu à peu la priorité à

⁵ E. Levinas, *Difficile liberté*, Albin Michel, Livre de poche, 1963, p. 55.

⁶ Expression utilisée par André Chouraqui pour traduire le mot hébreu *hesed*.

l'autre, l'enfant devra apprendre à mettre un peu à distance la violence de ses désirs immédiats. Mais là encore, la maîtrise de soi est un don qui s'accueille au fil des jours.

Pour accueillir de tels dons et ainsi prendre position à un niveau de profondeur qui soit à la hauteur de la violence des combats qui secouent la famille, il est vital de puiser aux sources de la vie spirituelle. Sans l'accueil des fruits de l'Esprit, les valeurs resteront fragiles. À cette fin, la prière en famille constitue avec la vie sacramentelle, un trésor et une arme puissante.

Le rôle des corps intermédiaires, des communautés

Enfin, dans un contexte social peu structurant, la famille ne peut pas assumer seule des valeurs aussi essentielles que celles qui conduisent au respect de la personne et de la vie, au sens du service et du bien commun, à l'amour désintéressé, à l'ouverture à la vie théologale. Afin que soient confirmées ces valeurs, la famille a besoin de relais tels que l'école, les mouvements, les associations, le scoutisme, la paroisse, la communauté. En l'absence de ces corps intermédiaires, une redoutable normativité de masse dominera rapidement au cœur de l'intimité familiale, imposant ses valeurs contradictoires, notamment par le biais des médias qui pénètrent si facilement dans les foyers. L'enfant est alors immédiatement projeté dans le vaste monde, sans avoir les moyens d'une appropriation critique. Internet en est aujourd'hui le symbole. *A contrario*, la famille court aussi le risque inverse qui est celui de se replier sur elle-même, dans une attitude de défense ou d'autosuffisance mortifère.

En réalité, la famille a vocation à s'ouvrir à plus large qu'elle-même, à vivre des passages, mais l'ouverture de la famille (à la vie sociale, à la vie ecclésiale, à l'accueil de l'étranger, au souffle de l'Esprit ...) ne peut se vivre que progressivement, en respectant des médiations. Au sein de ces corps intermédiaires, à mi-chemin entre l'intimité familiale et le vaste monde, s'expérimentent des valeurs communes, partagées, mais vécues dans une diversité de situations. Au sein du cercle familial, l'adolescent est tenté de rejeter ensemble les valeurs transmises et les parents qui les transmettent. Il est alors bon qu'il vérifie que d'autres familles ou d'autres communautés incarnent ces mêmes valeurs, chacune selon son style propre. Il vivra une véritable ouverture car il comprendra que les valeurs ne sont pas seulement celles de papa ou de maman, mais qu'elles ont une portée universelle tout en étant toujours incarnées singulièrement.

Conclusion

La famille est donc ce creuset unique où la personne reçoit sa première formation humaine, morale et spirituelle. Par-delà ses faiblesses, l'enfant y découvre sa dignité de personne, d'être précédé par un amour ineffable, appelé d'une manière absolument singulière. La famille est un mystère au sens où elle est habitée par plus grand qu'elle-même. Elle est englobée dans un dynamisme qui la précède et dont elle se reçoit. "*Ce mystère est grand*" écrit saint Paul (Eph 5,32) : malgré la fragilité de ses membres et la maladresse de leur communication, la famille trouve son origine dans le mystère d'une insondable communion trinitaire.

François de Muizon, marié, 4 enfants, agrégé de philosophie, doctorant en théologie, membre de la Communauté du Chemin Neuf, enseigne la philosophie à l'Institution des Chartreux, l'éthique à l'Université catholique de Lyon et la théologie morale au Séminaire provincial de Lyon.